

RÉCAPER S'PIAU

SPECTACLE JOUÉ LE
MERCREDI 17 OCTOBRE 18

THÉÂTRE BUISSONNIER
MUSIC'ART & TRADITIONS

MÉDIATHÈQUE MUNICIPALE
LE CATEAU

RÉCAPER S'PIAU

(SAUVER SA PEAU)

LES SOURCES

M. Jean-Marc CAUDRON, historien, auteur de l'article sur le *Journal des Combats d'Octobre 1918 au Cateau*, paru dans *Jadis en Cambrésis* n° 97 (septembre 2008), et de *Souvenirs de Madame Poisson*.

M. Gaston VILLAIN, auteur d'*Octobre 1918* (2002). Archives de la Bibliothèque municipale et Témoignages écrits de Catésiens, notamment le Docteur Tison, Louis Gentile, l'abbé Glorieux curé de Montay.

L'Abbé LAMENDIN, auteur du *Bulletin des Évacués, 1914-1918*.

N° 41, 1^{er} novembre 1918. 4ème année.

On a fait fond également sur l'étude de Juliette Courmont, *L'odeur de l'ennemi, 1914-1918*, Editions Armand Colin, 2010.

Mme BOUVART, à qui l'on doit l'organisation de ce spectacle et dont onalue particulièrement l'érudition, sans laquelle RÉCAPER S'PIAU aurait manqué d'exactitude.

M. Thierry LENGRAND, historien, qui nous a instruits par son érudition volubile.



SCÈNE 1
DIMANCHE 6 – LUNDI 7 OCTOBRE

Margaux est seule sur scène.

MARGAUX : Mais qu'est-ce que tu fais, Antoine ?

ANTOINE : Un petit moment, Margaux. Y a des gens qui arrivent, ça va pas être long. Dépêchez-vous, messieurs dames, c'est bien, c'est bien.

MARGAUX : Mais on va se faire bombarder, enfin.

ANTOINE : Ils arrivent. Entrez, dépêchez-vous. Et fermez la porte derrière vous.
Il entre.

MARGAUX : Ah ! Qui-là, i f'rait tuer un régiment !

ANTOINE : Ben, ça me ferait plutôt plaisir ! Tant que c'est pas des Anglais.
(Deux personnes entrent)

MARGAUX : J'aime pas trop les avoir ici, ceux-là. Ils sont pas clairs.

ANTOINE : Mais on les connaît depuis toujours, et en plus ils sont plus pauvres que nous, on leur doit le respect.

MARGAUX : Ha ! Zut ! Des pauvres ! Depuis que les Anglais sont arrivés, et qu'eux et les Fritz détruisent tout sur leur passage, ben, on est obligés d'errer de cave en cave... Et même de côtoyer des pauvres ! Plus que ça, même ! Des étrangers ! Enfin, même pas des étrangers d'ici. De là-bas...

ANTOINE : Je voudrais pas dire, mais leurs parents aussi, on les a connus.

MARGAUX : Des drôles de prénoms, ils leur ont donné, leurs parents : Esther et Isaïe ! Tu trouves ça français, toi ?

ANTOINE : Du moment que c'est pas des noms boches !

MARGAUX : Bon. Admettons ! *(aux musiciens :)* Vous avez bien fait de rester, parce qu'avec le bazar qu'ils nous ont fait, hier, les Fritz... ceux qui sont partis doivent pas en mener large !

ANTOINE : Ah ! Ça ! Dans le genre foutage de gueule. *Confus* : excusez-moi. Mais y a de quoi se mettre en boule, quand-même ! Les gendarmes obligent tout le monde à quitter les maisons et laisser les portes ouvertes. Déjà ça. Pour commencer. Et bien violents, les bandits. Et que je te tire les gens par les jambes, et que j't'attrape les gamins, et à coups de pieds, les vieux ! En avant ! On dégage ! Dehors !

MARGAUX : On sait bien, qu'ils ont plus rien à bouffer, les fridolins. M'est avis que c'est après ce qui reste de nos garde-mangers qu'ils en ont, les malfaisants !

ANTOINE : Donc, bref, tout le monde s'en va ! Raus ! En premier lieu, les Seigneurs, évidemment, avec l'intendance et les infirmiers... En revanche, on nous laisse les guerriers, pas de problème. Et leurs blessés, par la même occasion. Pauvre Docteur CLOEZ !

MARGAUX : S'ils croient qu'on va leur soigner, leurs éclopés... Et bien entendu, plus un seul véhicule pour les civils. Tout à pieds, comme d'habitude ! 500 personnes ! C'est-i pas malheureux ?

ANTOINE : Ben, avec les Anglais qui rappliquent, c'était la meilleure chose à faire. Avec les civils, ils ont pas pu les bombarder, nos Mangeurs de Saucisses, ni les mitrailler par avion. Les Catésiens ont servi de bouclier, quoi !

MARGAUX : Des avions, c'est des aéroplanes, excusez-le. Ça lui permet de croire qu'il est moderne.

ANTOINE : Donc, pour nous en finir. On doit tous partir, c'est bien beau, ça, mais comment ? Avec tous ces Allemands qui encombrent les routes, et comment qu'on va évacuer les femmes, les enfants, les malades, si on n'a pas de transport ?

MARGAUX : Oui, mais quand-même, toute la rive gauche de la Selle a été évacuée ! C'est déjà ça !

ANTOINE : Oui, ben bon, les pauvres gens. Se retrouver dehors, comme ça, sans rien, sous les bombardements qui pleuvent de partout.

MARGAUX : Ici, on en prend plein la tronche, mais au moins, bientôt ça va nous changer : à la place des Allemands, on aura des Anglais.

ANTOINE : Pas que. Des Écossais, aussi, puis des Hindous, des... Enfin, de tous les continents et de toutes les races.

MARGAUX : C'est vrai, après tout, c'est une grande guerre, il en vient de partout pour nous défendre.

ANTOINE : La France n'a jamais eu besoin de personne pour se défendre.

MARGAUX : Ah ! Oui ! Et comment qu'on a fait, en 14, pour se défendre, quand ils sont venus ?

ANTOINE : Ouais, ben, les rosbifs, ici, on ne les aime pas trop. Ils nous en ont fait baver, dans l'histoire, ces fins de race !

MARGAUX : Ben dis-donc, Antoine, t'es pas qu'un peu culotté, mon garçon. Parce que ces fins de race, comme tu dis, ils nous ont pas qu'un peu défendus, en 14. Près de 7.000 morts, quand-même.

ANTOINE : Désolé, Margaux, je me suis laissé emporter. Mais bon, y a eu la guerre de Cent Ans, aussi.

MARGAUX : Moi aussi, j'ai été à l'école, Toto, mais on est plus à Azincourt, mon garçon. C'est la manie, ici, de dire : « J'a pas ker ches inglais ! ». De toutes les façons, que ça se termine bien ou mal pour nous autres, dans 500 ans les vieux i diront : « J'a pas ker ches Boches ! »

ANTOINE : T'inquiète, Margaux, plus personne dira ça dans 500 ans, parce que t'as pas encore compris, après celle-là, de guerre, y en aura plus !

MUSIQUE JUIVE - HAVA NAGUILA

MARGAUX : Ben, j'ai faim, moi... Mes voisins cachaient des choses, j'en suis sûre, mais bon, ils ont dû tout prendre avec eux. Z'ont bien fait, remarquez. Toutes les maisons vides ont été saccagées et les meubles brisés.

ANTOINE : Et pis, je sais pas si vous êtes au courant, mais M. Marchandise est revenu de Forest et de Croix, aujourd'hui. Hé ben, y a plus un chien, là-bas. Enfin, si, il reste trois habitants dont une morte.

MARGAUX : Je le sais parce que c'est toi qui me l'as dit, Antoine. Tu deviendrais pas gâteux, sur tes vieux jours ? *Un temps.* Mais bon, ici, on reprend confiance, la preuve, c'est qu'il y a de moins en moins de gens qui veulent partir.

ANTOINE : Tu parles ! C'est seulement qu'ils ont peur qu'on leur pille leur maison, comme aux autres.

MARGAUX : Et toi, tu n'as pas peur, peut-être ?

ANTOINE : Ben, comme toi, j'imagine...



SCÈNE 2
MARDI 8 – MERCREDI 9 OCTOBRE

Margaux et Antoine entrent en trombe. Ils ont l'air épisés, mais très contents d'eux.

MARGAUX : Hé ben, encore une fois on a su récupérer note piau !

ANTOINE : Ben, c'était moins une, quand-même !

MARGAUX : On est bin costauds, y a pas !

ANTOINE : Qu'est-ce tu veux, d'puis l'temps qu'on survit, on a comme qui dirait l'habitude !

MARGAUX : Ça, tu l'as dit, Antoine. Survivre aux patrons, déjà ! Depuis notre apprentissage, la misère, pas tout à fait la faim...

ANTOINE : Parle-pas de manger, j'ai une de ces dalles... Non, pour ça, y avait toujours un petit secours qui arrivait juste à point, quand on n'en pouvait plus !

MARGAUX : Dame, elles sont faites pour ça, ces grandes dames, faire la charité au pauv' monde...

ANTOINE : Au pauv' monde qui leur fait gagner l'argent pour faire la charité ! La boucle est vite bouclée, va...

MARGAUX : Survivre aux Allemands, aussi... Pendant quatre ans...

ANTOINE : Survivre au ravitaillement, aussi. Ça, tu l'oublies, le ravitaillement....

MARGAUX : Ah ! Ça ! Faire payer le Comité de Ravitaillement pour nous refiler leurs trucs avariés, là... du bon lard moisi, du merveilleux lait mouillé, sans compter les charançons à la farine...

ANTOINE : Ben, faut bien qu'ils peuvent s'enfiler leurs saucisses, les Frisés, c'est que ça coûte, des gros lards pareils !

MARGAUX : Et pis les godasses. Des chaussures de ville, ma chère ! Dans toute cette gaudoue !

ANTOINE : La mère Mèresse, ça l'y a coûté la cheville, ses jolis escarpins allemands en imitation de faux cuir !

MARGAUX : Et ça te fait rire, ça, peut-être ?

ANTOINE : Non, sûrement pas, je me permettrais pas, ma chère sœur !

MARGAUX : T'as plutôt intérêt.

[Un temps.] On entend de la musique en sourdine. LE TEMPS DES CERISES.

MARGAUX: Ah ! Ils sont pas partis non plus, ceux-là ! Ils ne vont quand-même pas nous suivre partout !

ANTOINE : N'empêche, ça me donne du cœur au ventre, leur musique.

MARGAUX : Et ça assourdit les bombardements...

Ils écoutent la musique, soudain rêveurs.

MARGAUX : Tu te rends compte ? Des soldats allemands, dans notre église. Qu'est-ce qu'i voulaient faire, au juste ? Tas de païens !

ANTOINE : Dans tous les cas, ils sont barrés, maintenant. Enfin, pas tous. Y a encore les voleurs. On dirait qu'ils ont la rage, ces voyous d'Allemands. Foutre le feu, c'est tout ç'qui savent faire, ces sagouins !

MARGAUX : Et ces pauvres gens, obligés de plier bagage, jetés sur les routes, dans la boue, sous les bombardements, la mitraille, à pieds, avec brouettes, charrettes à bras, leurs loques et leur casse-croûte à la mauvaise fortune du pot... Ils y sont pas rendus, en Belgique, moi je te le dis. Et pourquoi faire, aller en Belgique, avec tous ces réfugiés qui doivent arriver de partout. Ils peuvent pas accueillir toute la misère du monde, là-bas ! Ceux qui auront survécu, i vont se retrouver comme deux ronds de flan... Et tous ces aéroplanes qui viennent de nulle part ... Se prendre des balles par les Anglais, en plus.... Quelle folie, ma mère, quelle folie !

ANTOINE : Qu'est-ce tu veux, Margaux, i sont bien obligés, faut s'en débarrasser, de ces puants d'Allemands !

MARGAUX : Paraît qu'ils ont repris Cambrai, ils savent plus où ils sont, les casques à pointes ! Ils nous laissent là un foutu bazar, n'empêche ! Faire sauter tous les ponts ! Comme si ça servait encore à quelque chose... Ordures !

ANTOINE : Ces gens-là, ça pense qu'à nuire au pauvre monde, des animaux... C'est déjà un cul-de-sac, ici, si en plus les trains peuvent plus passer...

MARGAUX : De toute façon, on n'a pas les moyens, frérot. (Réverse :) N'empêche, l'an dernier, quand y avait plus rien à bouffer, z'ont quand-même pu s'évacuer, par le train, ceux qu'avaient les moyens. Ils doivent avoir leu panche bien remplie, achtereure.

ANTOINE : Ils l'ont pas eue belle, non plus, va. Ceux qui ont pu payer n'ont sauvé que leur peau. Ils ont tout laissé, ici.

MARGAUX: Ceux qui ont pas pu, y est resté que leur casserole trouée sur leur tombe.

ANTOINE : Ça fait quatre ans, qu'on crève la dalle. N'empêche, on est toujours là, nous autres.

SCÈNE 3
JEUDI 10 OCTOBRE

SON – CANONNADE ININTERROMPUE

Margaux et Antoine sont en place en début de scène.

MARGAUX : Moi, j'en suis presque sûre, que c'étaient les Anglais.

ANTOINE : Forcément, les Boches sont partis, alors, y a plus qu'eux.

MARGAUX : Partis, partis, c'est vite dit. Ça les a pas empêchés d'installer des mitrailleuses dans la ville. Et tes Anglais, is ont filé...

ANTOINE : Ah ! ah ! Ben ti alors, toudi l'mot...

MARGAUX : ...pou rire, je sais. Ils sont restés qu'une demi-heure, les Anglais. Une demi-heure, ça fait pas beaucoup. Z'auraient pu faire un petit effort.

ANTOINE : T'es rigolotte, y a pas. J'aimerais t'y voir, moi, c'est pas de la tarte, les combats de rue ! On sait plus qui tire sur qui. T'en vises un, tu t'en prends une. Et la bonne vieille canonnade allemande par là-dessus ! Is s'économisent, c'est normal. Si on veut gagner la guerre, faut bien qu'il nous en reste un peu, des Anglais.

MARGAUX : Et le ravitaillement, pendant ce temps-là ? T'y a pensé, au ravitaillement ?

ANTOINE : Parles-en pas, j'ai encore un de ces creux, un vrai gouffre. On se croirait à Padirac !

MARGAUX : C'est des sacrés héros, quand-même, les gens du Comité. Sans eux, y a un bail qu'on mangerait les pissenlits par la racine.

ANTOINE : Où c'est qu't'as vu des pissenlits, toi ? A force de crever de faim, on aurait des mirages.

MARGAUX : Ben, tu te plains sans arrêt, garçon, mais tu trouves pas que t'as un peu d'avance, au niveau du poids ?

ANTOINE : C'est mes nerfs, Margaux. Les nerfs. Ça me fait de la graisse avec du vent.

MARGAUX : Mais ils en tirent combien, de leurs satanés coups de canon ? *CANONNADE*

ANTOINE : Avant-guerre, j'avais la réputation de picoler sec, mais j'en aurais pas descendu autant que les Boches, des canons !

MARGAUX : Une bonne cinquantaine à l'heure, au moins !

ANTOINE : Une sacrée cuite, alors...

MARGAUX : C'est ça, gamin. Ils tirent des canons jusqu'à plus soif !

ANTOINE : Tout Le Cateau s'écroule, c'est pas possible !

MARGAUX : Encore une fin du monde. (*Elle se pince les lèvres*) On rigole, on rigole, n'empêche que j'ai une sacrée trouille, tout de même. On a beau changer de cave, je me dis toujours que c'est la maison qu'on est en dessous, qui va s'effondrer. Encore heureux qu'on est pas blessés, malades ou agonisants, v'là qu'ils tirent sur les ambulances, les pourchiaux. C'est la Croix-Rouge, merde, à la fin !

ANTOINE : Tu sais, les croix et les bannières, en ce moment... (*Un temps*)

MARGAUX : V'là qu'ils en remettent une couche, les salauds.

(*Un temps. Ils se mettent les mains sur les oreilles.*)

ANTOINE : Dins l'air, dins m'tiête, dins m'piau et min.me su l'daine ki trondèle, I tonn'tent, i raindonn'tent, i buqu'tent et I raimbuqu'tent ches canons.

Guerre, guerre in frinçais,

Were, were in patos,

War, war in inglais,

Dins toutes ches linques

Rintrée pa mes oreilles,

A l'plache des roïettes dé m'cherville,

Alle a foui ses tranchées,

Cheulle saprée werre du diape.

Au ieu du sang qui circulot trainquilemint, dins nos guimbes, dins nos cuers,

Ch'est de l'boue qu'alle a fait, de l'boue qu'in sait pos éwaquer.

Et dins ches tranchées, cha n'in finit point,

Ches fusiques qui déclaqu'tent,

Cheulle mitralle qui déquire l'air comme pou l'coper in deux,

Ches obus qui s'épautrent in asniquant nos oreilles,

Habile qu'in dévieinche sourds et qu'cha seuche feni. Pou toudi.

(*Un temps. Musique triste, mais douce qui apaise les personnages qui se prennent dans les bras, comme pour se protéger. CHANSON DE CRAONNE*)

MARGAUX : Ah ! oui, au fait, t'es pas au courant d'ça, toi. T'étais parti au Ravitaillement. Monsieur Legrand, ben lui aussi, il l'a récapé bielle. Y était avec un jeune réfugié de Saint-Quentin. Tu sais pas ce qu'il avait fait, l'imbécile ? Il avait mis le veston d'un Anglais ! Manque de bol, patrouille allemande. Ils ont bien failli l'allonger pour le coup, le gosse. Mais M. Legrand, tu le connais, c'est pas un trouillard. Il leur a montré leurs cartes de ravitaillement et leurs cartes d'identité. Chose extraordinaire, ils les ont laissés repartir. Tu te rends compte ?

ANTOINE : Ils s'en rendent compte, que les carottes sont cuites, les grosses Berthas ! Si jamais ils survivent, ça pourra toujours leur servir, d'avoir été gentils, pour une fois.

MARGAUX : Ben, c'est pas rien, tout de même ! Quelle journée !

ANTOINE : C'était pas la semaine des quatre jeudi, aujourd'hui.

SCÈNE 4
VENDREDI 11 OCTOBRE

MARGAUX : Brin ! V'là qu'cha arcomminché. Ça sent le brûlé, ici. Tu crois pas qu'il faudrait se réfugier dans la deuxième cave ?

ANTOINE : Ils ont une deuxième cave, ici ?

MARGAUX : Ben, c'étaient des riches, enfin, Antoine.

ANTOINE : C'est vrai. Je me disais aussi. Y a pas trace d'atelier, ici. Ni de logement. Nous autres, y avait pas d'espace libre nulle part quand on travaillait encore.

MARGAUX : Ça urge, Antoine. Tout partout ça s'écroule. On va finir asphyxiés, ou écra-bouillés, ou bien se prendre une balle, ici. Le soupirail est bien trop large.

ANTOINE : Oui, Margaux. T'as raison.

Ils disparaissent. Réapparaissent.

MARGAUX : Oui, on est bien mieux, ici. Et y a pas d'soupirail. *[Un temps.]* Ouille aïe aïe ! Ça se bat, ici.

NOIR – LUMIÈRE
MUSIQUE – IMPRO : VIOOLON – APOCALYPSE

MARGAUX : Les Anglais ! C'est les Anglais !

ANTOINE : Hé ben t'as l'oreille fine, ma sœur. Ou alors c'est que t'entends des voix ?

MARGAUX : Faut pas avoir fait des études pour reconnaître des Anglais quand ils crient pour passer au-dessus de la mitraille ! Et pis, quand-même, tu sais toujours pas reconnaître si on parle allemand ? Depuis le temps...

ANTOINE : Non, je reconnaissais que quand on parle Uhlan !

MARGAUX : Des Uhlan, on en a plus vu depuis 14.

ANTOINE : Peut-être, mais ils ont bien eu le temps de faire peur à tout le monde !

MARGAUX : Ben, ils étaient pas si méchants que ça, les Uhlands. Prudents, c'est tout. Tout ça parce qu'ils ont vu chez les Pichon plein de bassines d'eau. Qu'est-ce qu'ils se sont dits ? Ben, ils nous attendaient, et les bassines, c'est pour nous empoisonner, nous et nos chevaux. Ils leur ont fait goûter l'eau. C'est normal, non ? Qu'est-ce que t'aurais fait à leur place ?

ANTOINE : Ben, à leur place, j'aurais pris les enfants Pichon, les petits Pichon, qui sont fort nombreux, et pis je leur aurais coupé les pieds et les mains, comme on fait tous les jours quand on est un bon Uhland !

MARGAUX : Au lieu de ça, ils ont fait boire leurs chevaux et ont continué leur route.

ANTOINE : Ben oui, on croyait n'importe quoi, à l'époque, on avait tellement peur !

MARGAUX : C'est même pour ça qu'elle a eu peur avec les Uhlands, la femme Pichon. Parce que comme on avait dit que les Boches empoisonnaient l'eau, c'est elle qui a pensé à remplir les bassines.

ANTOINE : Elle avait des idées dangereuses. Pense donc, enfermer ses enfants à la cave et partir avec les clés. Si jamais qu'elle aurait été tuée !

MARGAUX : T'as raison. Elle aurait peut-être mieux fait de la cacher, la clef. *[Un temps.]* Non, je plaisante.

ANTOINE (*regarde à sa gauche*) : On a bien fait de quitter la première cave. Tu vois pas, la fumée qu'y a pas ?

MARGAUX : Ben, j' me d'mande si jamais qu'on ferait pas mieux d'y retourner, à cause qu'on sera mieux pour savoir si le feu avance ou pas. Si jamais qu'on a besoin d'se sauver...

ANTOINE : J'me demande toujours comment tu fais, pour avoir des idées comme ça. Tu dois tenir de not' père, y a pas.

MARGAUX : Not' père ? Un baudet mal élevé, v'là c'que c'était. Tout ça, ça m'vent d'maman.

ANTOINE : Et cette manie d'avoir toujours raison, aussi...

MARGAUX : T'as entendu ? Ils ont fini. Et la pluie est tombée, y aura pas d'lézard. Pour le fait, c'était 'core assez calme, aujourd'hui, comme bombardements.



SCÈNE 5
SAMEDI 12 – DIMANCHE 13 OCTOBRE

MARGAUX : Ben, ç'coup-ci, c'est pas une cave de riche, qu'on a atterri.

ANTOINE : D'accord, mais en même temps, on a pas l'air d'y travailler beaucoup non plus !

MARGAUX : Ça y est, j'ai compris. C't'un endroit d'où ç'qu'on range des livres !

ANTOINE : La bibiotèque ? Moi, j'y ai jamais été, là-d'dans !

MARGAUX : C'est les sous-sols, idiot !

ANTOINE : C'était ça l'odeur ? Ça sent l'cadavre, ici. *[voix d'outre-tombe]* Les cadavres des vieux livres plus lus depuis belle lurette !

MARGAUX : J'ai toujours pensé que t'avais une touquette, mon frère !

ANTOINE : N'empêche, hier, on a bien cru qu'on pourrait sortir à l'air libre. Mais va-vite, avec le peu qu'i restait d'Allemands, et pis la chance qu'on a, y avait une sentinelle devant la maison.

MARGAUX : Qu'est-ce qu'on a pu s'emmouscailler toute la journée ! Heureusement qu'on a pu sortir, après, du côté d'l'église. Mon ! Mon frère ! Qu'est-ce qu'i nous font !

ANTOINE : Des décombres, ma sœur, des décombres ! Qu'est-ce que tu crois qu'ils savent faire d'autre ? Des tas gros comme des maisons !

MARGAUX : N'empêche, il a encore bien brûlé, l'Hôtel de Ville. C'était éclairé comme en plein jour.

ANTOINE : Heureusement qu'y avait plu. La maison d'où qu'on était a pas pris l'feu !

MARGAUX : Coup de chance, mon ami. Parce qu'achteure, i n'a qu'cha, des metteux d' fu ! Quand c'est pas les Boches, c'est des moins que rien qu'ça amuse, qu'i reste plus rien debout, par ici.

ANTOINE : Déjà qu'on bossait plus tellement, v'là que les Frisous nous détruisent nos usines, maintenant !

MARGAUX : Tu vois, j'avais raison. C'étaient bien des Anglais, qu'on a entendus, y a trois jours !

ANTOINE : Ben, d'où qu'i sont, ces Anglais ! On en a pas vu l'bout d'un, aujourd'hui !

MARGAUX : Enfin, quand je dis Anglais... passe que Madame Oblez, elle m'a dit qu'en fait d'Anglais, c'étaient des Hindous, qui avaient montré le bout de leur nez.

ANTOINE : Moi, j'avais entendu Indiens. Je me suis dit : « Tiens, les Américains arrivent, on est sauvés ! »

MARGAUX : Pas des Indiens, des Hin-dous. Enfin, des sauvages qui viennent des Indes, quoi !

ANTOINE : Ouais, je l'sais. C'est des bruits qui courent. Et pas qu'un seul, à c'qui paraît, deux cents ou trois cents, qu'i disent.

MARGAUX : Je me demande s'ils sont aussi noirs et aussi courageux que nos tirailleurs arabes et négros. Y a pas plus noir et ils y vont pas de main morte ! On aurait jamais cru ça : des cannibales comme ça...

ANTOINE : Ben, c'est nous qu'on les a civilisés, alors...

MARGAUX : Dans tous les cas, heureusement qu'ils sont là !

ANTOINE : En tout cas, ça m'a l'air calme, à ce soir.

MARGAUX : Moi, quand c'est calme, je pense au pire. Comme ça, on n'est pas surpris.

MUSIQUE – SARABANDE DE HAENDEL

MARGAUX : Tu crois que les Anglais arrivent à les repousser, les Teutons ?

ANTOINE : Qu'est-ce que tu veux, sœurette, nous autres, imbéciles de Catésiens, on comprend rien à ce qui se passe. Les bombardements, les morts, les blessés, les malades, les évacuations, les va-et-vient entre Anglais et Boches, tout ça ça n'arrête pas, mais nous ont sait rien.

MARGAUX : Moi, je crois qu'on va pas s'en sortir. Les Allemands, ils sont bien trop méchants.

ANTOINE : Ben tout le monde croit pas ça, Margaux. Ils sont pas si méchants que ça, la preuve : on voit bien, qu'ils sont malheureux comme la pierre, qu'ils sentent le sapin, ces gamins et ces vieux hommes...

MARGAUX : Ach ! Les sapins ! Ça sent bon le Valhalla, quoi ! Comme dans leur cimetière ! Et les prisonniers morts, les Belges et Ukrainiens, ils dorment dans la boue l'hiver et dans le désert l'été. Et tu dis qu'ils sont pas si méchants que ça ? Tu les avas vus arriver comme moi, ces prisonniers ? Tous maigres. Des morts en marche.

ANTOINE : C'est vrai, et on n'avait pas le droit de leur parler, quand ils étaient là.

MARGAUX : Pas le droit de les nourrir.

ANTOINE, sourit : Mais bon, y avait toujours moyen de leur donner quelques pommes ou quelques patates par ci par là... Par nuit, en se cachant des sentinelles, malgré tout ce qu'on risquait ! Ces grands yeux qu'ils faisaient, quand c'était ça. Plus gros que le ventre, ça c'est sûr. *[Triste.]* Ça vous foutait le bourdon.

MARGAUX : Oui, pis on se disait qu'on était pas si mal que ça, ici, qu'y avait pire que nous. Nos soldats prisonniers, nos travailleurs forcés, dans leurs camps de l'est, et eux, traités pire que des chiens...

ANTOINE : Ils font des tranchées tout partout, les Germains. J'y ai bien pensé, va, à tous ceux de 14, qu'on saura peut-être jamais ç'qu'i sont devenus... Et qui vivent comme des bêtes, s'ils ont pas la chance d'être morts...

MARGAUX : Et votre humour, mon cher frère, qu'est-ce que vous en faites, de votre humour ?

ANTOINE : Bah ! L'humour, on verra ça après la guerre, si ça existe encore...



SCÈNE 6
LUNDI 14 – MARDI 15 OCTOBRE

MARGAUX : S'ils croient qu'on va partir ! Et pour aller où ? Dans quel état. Ici, au moins, grâce au Comité, y a encore un peu à manger.

ANTOINE : La ville est de plus en plus triste, Margaux. Des décombres, encore des décombres, toujours des décombres. Et ça sert à quoi ? Canons, grenades, mitrailleuses, aéroplanes, y a pas, ils font ce qu'ils peuvent, les Rosbifs, mais ils avancent pas. Y a pas moyen qu'ils avancent.

MARGAUX : On a bien cru qu'on pourrait circuler librement, moi j'étais contente, de visiter les malades, même si c'est la désolation. Mais bon, ils ont pas été habitués à cette liberté-là, en Allemagne, du coup, fini la rigolade. Rentrez sous terre et n'en sortez plus, sous-humains frantzen !

ANTOINE : En face la maison Cloche, y a un Anglais mort. Ça fait deux jours, à ç'qu'on dit. Pis deux Catésiens de la rue Jules Hallette. Mais bon, verboten, les enterrer.

MARGAUX : C'est pas des chrétiens, ceux-là. Tu te rends compte, Antoine, pas enterrer nos morts ? Et les épidémies, alors ? Ils veulent vraiment tous nous tuer.

ANTOINE : Déjà cette foutue grippe depuis cet été, les blessés graves qui attrapent n'importe quoi... la fièvre, la bronchite...

MARGAUX : Mais ça va pas durer, tu verras. On en voit plein avec des paquets sous le bras. Y en a même qui ont volé des chapeaux. Ils ont peur. Ils vont se barrer, comme des lâches qu'ils sont !

ANTOINE : Ils nous ont pas volés assez, ceux-là.

MARGAUX : Heureusement qu'y a un sous-officier qui nous a prévenus de rester cachés. Ils vont faire sauter l'hôtel de ville, qu'il a dit.

ANTOINE : Ils laisseront rien derrière eux, tu verras. (*Un temps.*) N'empêche, ça fait combien de temps qu'il est là, celui-là ? Confondre l'Hôtel de Ville et une Cathédrale. Comme si on avait ça, ici, une cathédrale...

MARGAUX : Ils nous a prévenus, c'est déjà bien.

ANTOINE : Toutes façons, on a pas le droit de sortir, alors...

MARGAUX : A la maison Daubresse, y avait des femmes, des vieux, pleins d'enfants. Entassés dans les caves. Ils demandaient qu'on les aide... Mais bon... les fusillades les ont fait retourner dans leur trou.

ANTOINE : T'as pensé au magasin d'alimentation ? T'as prévenu les gardiens ?

MARGAUX : Oui, bien sûr. J'espère qu'ils ont pu y aller, ils sont pas trop en forme. Le père Maillard m'a l'air salement malade... Et puis, pas le temps de vérifier, nous aussi, fallait se dépêcher d'y retourner, dans notre trou, hein, petit frère ?

MUSIQUE – POÈME DE FIBICH

MARGAUX : Ils voudront jamais le croire, hein, tout ce qu'on a vécu ici !

ANTOINE : Etranger dans sa propre ville ! Le Cateau, ville allemande ! Les magasins de souvenirs, ces cartes postales de nos rues et de nos places, avec des noms allemands... Et tous ces touristes allemands qui viennent visiter et se prélasser. Ils ont pris les meilleures maisons, vidé toutes les caves, pillé tous les saloirs !

MARGAUX : Dame, ça mange pas n'importe quoi, un soldat prussien !

ANTOINE : Les officiers seulement, Margaux. Pour les autres, c'était pas beaucoup mieux que nous.

MARGAUX : Et cette arrogance ! Ce mépris ! Cette cruauté froide !

ANTOINE : La vie d'esclave. Pire qu'avec les patrons. Et puis rien dire, en plus, la fermer, ça, ça n'a pas changé !

MARGAUX : Leur laisser le bon côté du trottoir quand ils passent, les saluer, quand on est un homme !

ANTOINE : Un enfant aussi. Rappelle-toi ces écoliers qui n'avaient pas ôté leur casquette...

MARGAUX : Et cette dictée insultante, imposée aux gamins, pour leur apprendre la politesse due au rang supérieur des occupants ! Pauvres instituteurs, ils s'en étouffent encore...

ANTOINE : Et cette abominable mauvaise foi, ce manque total de parole. Tu te rappelles de nos coulons ?

MARGAUX : Et du pharmacien à qui on avait permis de garder ses mâles reproducteurs. L'officier avait même dit qu'il trouvait ça intéressant, comme activité, tous ces pigeons de concours.

ANTOINE : Ça ne les a pas empêchés de le fusiller, le lendemain, avec toute sa famille, pour espionnage.

MARGAUX : Et de les laisser là, dans un fossé, comme des animaux ! Des notables !

ANTOINE : Et tout nous interdire... le plus petit plaisir... le plus petit loisir... le moindre sentiment d'être un humain.

MARGAUX : Et se baigner tout nus, comme des primates qu'ils sont, dans notre belle piscine...

ANTOINE : Mais c'est fini, les vacances, messieurs les Casques à pointe !

MARGAUX : Fini, maintenant ! Allez ! Dehors ! Raus !

ANTOINE : Auf wiedersehen, meine schönen Herren ! Fertig ! (*Un temps,*)

MARGAUX : Dans la cour de l'Usine Picard, malgré les insignes de la Croix-Rouge, l'ambulance a été bombardée. Ça, ça veut dire : « N'oubliez pas, les enfants, on est encore là ! »

ANTOINE : J'arrête pas de penser à ce cheval mort, sur la Place Verte. Quand je pense qu'y avait 45 bouchers avant-guerre. J'aurais bien bouffé du cheval, moi !

SCÈNE 7
MERCREDI 16 – JEUDI 17 OCTOBRE

ANTOINE : Qu'est-ce qu'il a plu, hier ! De l'eau et des obus.

MARGAUX : Les obus, on a l'habitude, mais l'eau... Me voilà à plaisanter, à présent, comme mon chenapan de frère. Enfin... c'était la plus lugubre des journées de la semaine, déjà horrible.

ANTOINE : Je ne crois pas les avoir jamais vus aussi frénétiques, tous ces soldats.

MARGAUX : A l'usine Picard, c'était la catastrophe. Les gens souffrent, agonisent et meurent, faute de soins appropriés. On va tous mourir dans notre pauvre et belle ville qui n'existe plus.

ANTOINE : Nous non plus, on n'existe plus. On est des fantômes, errant, comme ça, de cave en cave. Hier on croyait bien qu'on pourrait encore ressentir quelque chose, la douleur, l'apitoiement, la peur, le désespoir, je sais pas, moi. Mais là, ici, dans l'instant, plus rien. Plus de corps. A peine un peu d'esprit, juste ce qu'il faut pour faire un beau fantôme.

MARGAUX : Un fantôme qui erre comme une âme en peine, c'est bien l'Anglais. Cinq jours qu'il reste là. Aucun Allemand n'a le peu d'humanité qu'il faudrait pour lui rendre les derniers devoirs. Je prie pour lui et pour sa famille au loin.

Margaux, Antoine, Esther et Isaïe, passent du côté du public.

MUSIQUE – GREEN LEAVES

MARGAUX, avec ironie : La nuit a été calme, pour un bombardement. Quelle bonne nuit nous avons passée. Quel doux concert de mitrailleuses, de grenades, de canons de campagne.

ANTOINE : Un peu long, le concert. Trois heures. L'allegro fut trop court, l'andante fut lent et long, le scherzo dura une éternité, le final manqua d'allant et de vivacité. Faudra penser à renvoyer l'orchestre !

MARGAUX : Quelle félicité, ces rares petits moments d'accalmie, ne trouvez-vous pas ?

ANTOINE : On a pu se ravitailler en eau. Quel luxe, ma chère ! Quel goût succulent !

MARGAUX : Empoisonnée, l'eau, comme l'air que l'on respire ! Comme nos vies délicieuses !

ANTOINE : J'ai beau pas être de ce côté-là, mais faut avouer qu'ils sont beaux, les soldats anglais ! Beaux et nombreux ! Ça fait un bien fou !

MARGAUX : Cette fois, ils l'ont promis, et ils l'ont fait. Ce soir, la ville a été complètement balayée des Allemands !

ANTOINE : Mais pas de leurs canons ! On a encore eu bien peur, allez ! On a-ti pas tremblé encore une fois ! On s'y est engouffrés, dans les caves de la mairie, de l'usine Picard. Même dans les boves, on s'est retirés. Parmi les crochets de bouchers sans viande, les casiers en ciment pour les œufs sans œufs, et les réserves vides des marchands de vin.

MARGAUX : Combien d'enterrés vivants, ce soir ? Combien de morts, dehors, au milieu de nulle part ? Combien de petits fantômes dans leurs habits de poussière ? On a échappé à l'exode, oui, mais ici aussi le piège est mortel.

ANTOINE : En tout cas, on dira pas qu'ici, au Cateau, on n'a pas l'esprit de famille. C'est en famille, qu'on meurt. Mais chacun dans son coin. Les morts se croisent, pour ainsi dire...

MARGAUX : Le 12, un réfugié de Saint-Quentin vient chercher Pierre Bezin pour lui trouver une cave plus sûre. Et boum, ils sont tués par un obus.

ANTOINE : Qu'à cela ne tienne ! Nini, oui, la Nini que vous connaissez tous, il n'y en a qu'une, elle est unique. Ou plutôt devrais-je dire qu'elle l'était. Parce que voulant passer de nuit dans les lignes anglaises, baderloufe ! Elle est ajouquée par une sentinelle allemande et tombe dans les barbelés.

MARGAUX : Mais ça n'est pas tout ! Car pas plus tard que le 15, les parents du réfugié qui a causé involontairement la mort de ce pauvre Pierre Bezin, sont grièvement blessés. Juste retour des choses.

ANTOINE : Le 17, à huit heures et demie du matin, des obus allemands tuent... devinez qui ? Je vous le donne en mille ? Qui donc ? Non, pas lui, il était mort du 8, déjà. Dans des circonstances...

MARGAUX : Enfin, Antoine, tu dérailles, ou quoi ? Non, pas elle, elle a eu la chance de ne pas mourir, parce qu'elle est partie en servant de bouclier. Enfin, je crois... pas sûr !

ANTOINE : Oui, c'est ça ! Comment vous avez deviné ! Monsieur Déjardin. Monsieur Déjardin qui est qui, mesdames et messieurs ? Qui est ?

MARGAUX : Le mari de Nini, bien entendu. Tout le monde connaît mieux Nini que son mari, évidemment... Et le même jour, le même jour, devinez qui que c'est qui est grièvement blessé, décidément ça devient une manie ? Hé bien, Madame Bezin, l'épouse de Monsieur Bezin, qu'on a rencontré au début de l'histoire !

ANTOINE : Je vous rassure tout de suite, pour les blessés graves. Etant données les conditions sanitaires, ils ne tarderont pas, bien entendu, à rejoindre les membres de leur famille ! Ah ! C'que la vie peut être marrante, légère et primesautière, quand même...

MARGAUX : Excusez-nous, mes gens, c'est pas méchant de notre part... Ça doit être les nerfs, sûrement... MUSIQUE – PETIT OISEAU

SCÈNE 8

VENDREDI 18 OCTOBRE

MARGAUX : Toi qui parlais de manger, Antoine, c'coup-ci tu vas être exaucé : les quatre bœufs qu'ils gardaient précieusement au Comité, ben ils ont été tués dans le bombardement de cette nuit.

ANTOINE : Une tragédie, Margaux. On va pouvoir bouffer, quoi ? Deux jours ? Quatre jours au maximum ? Et après ?

MARGAUX : Ils prennent notre église comme cible, comme d'habitude, c'est le point le plus haut. Ils peuvent nous tirer de loin, comme des lâches qu'ils sont. Ils veulent tous nous tuer. De bombes, de maladies, de faim.

ANTOINE : Oui, mais c'est fini, maintenant. La ville est aux Britanniques. C'était un chant magnifique, ces cloches qui sonnaient. L'abbé Vitrand l'a dit au jeune Moguet : « La guerre est finie. »

MARGAUX : Ça a dû les énervier, ces cloches de la liberté, c'est pour ça qu'ils veulent la détruire, notre église.

Antoine se met à tousser, longuement.

MARGAUX : Ça va, Antoine ?

ANTOINE : C'est rien, c'est les gaz. Les Boches nous envoient leur moutarde, tant mieux. On les bouffera avec, ça sera moins dur à passer, et la moutarde, ça facilite la digestion.

MARGAUX, toussé un peu : On a bien fait de se couvrir le visage, on est moins pris.

ANTOINE : Ah ! Ces odeurs ! Toutes ces odeurs ! Tu crois qu'on les oubliera un jour, ces odeurs ? J'ai l'impression qu'elles me tapisseront le nez toute ma vie, ces odeurs.

MARGAUX : T'as toujours eu un bon odorat. Moi, tant mieux pour moi, je ne sens pas grand-chose.

ANTOINE : Les odeurs d'incendie. L'odeur des briques brûlées, l'odeur de la maladie, l'odeur de l'urine, des excréments et du vomi, l'odeur des blessures, l'odeur du sang, l'odeur et le goût âcres de la poussière, l'odeur des obus, l'odeur de la poudre, l'odeur de la mort... L'odeur... L'odeur de... L'odeur...

MARGAUX : L'odeur de la charogne. Ça, je la sens, cette odeur-là. L'odeur de la peur, quand on est tous là, à trembler dans nos caves. L'odeur de la haine pour tout ce qu'ils nous font, pour tout ce qu'ils nous ont fait.

ANTOINE, toussant : L'odeur du gaz moutarde, qui ne sent pas la moutarde, d'ailleurs, qui sentirait plutôt l'ail.

MARGAUX, en riant : L'odeur des Allemands, tu l'oublies, celle-là. L'odeur de boudin rance, l'odeur du KK-brot, qu'ils mangent par la bouche pour le sortir par le... tuba ! (*Elle rit*)

ANTOINE : M. Degrelle, qui est germanophone...

MARGAUX : ...et germanophobe, heureusement pour lui.

ANTOINE : M. Degrelle m'a expliqué ça, d'où ça venait. Kleie, qui veut dire Son en allemand, comme de la farine, là, du son, quoi... et Kartofel, qui veut dire...

MARGAUX : Truches, tout le monde sait ça. Enfin, pommes de terre, en français.

ANTOINE : Kleie, Kartofel, Brot, qui veut dire pain, bien sûr, ça nous fait : KK-Brot. Et la meilleure, c'est que c'est eux-même qui l'ont appelé comme ça, les idiots !

MARGAUX : Et les Anglais, à ton avis, qu'est-ce qu'ils sentent, les Anglais ?

ANTOINE : Les Anglais ? Ils sentent le varech, les Anglais, c'est bien connu.

MARGAUX : Et nous, qu'est-ce qu'on sent, nous les Français...

ANTOINE : Nous ? Ben on sent rien du tout, c'est l'évidence. Si, si, nous les Français, on sent bon, on sent bon... la France, c'est ça qu'on sent bon !

MARGAUX : Ils ont enfin enlevé le corps de l'Anglais. Et, fait étrange, deux corps Allemands gisent sur le trottoir d'en face.

ANTOINE : C'est peut-être une façon de fraterniser, tu me diras. De se réconcilier.

MARGAUX : Avant de se réconcilier avec eux, y aura du chemin à faire, mon gaillard...

ANTOINE : Ça a fait du bien, de rencontrer cet officier français. Ça remonte le moral.

MARGAUX : Quelle allure ! Et quelle vivacité ! Ça faisait tellement longtemps qu'on n'avait pas entendu de propos si policiés ! Si longtemps qu'on nous avait pas demandé ce qu'on désirait, ce dont on avait besoin !

ANTOINE : C'était beau, ce ciel, ce clair de lune sur la ville morte, le ballet des aéroplanes... calme, beau et sinistre.

MARGAUX : Ah ! ça, toi, y a fallu que tu choisisses une cave avec un grand soupirail. Du coup, le gaz moutarde, on en a eu plein le nez, plein la gorge !

ANTOINE : A la maison Décupère, ils ont pas eu les gaz, mais à la place ils ont récupéré un soldat anglais mort. Si tu crois que c'est mieux...

MARGAUX : C'était pas qui qu'ils ont enlevé, j'espère !

ANTOINE : J'en reviens pas qu'ils se sont rendus, les Allemands. Eux qui étaient si combatifs, si acharnés, si hargneux...

MARGAUX : Oh ! Ça s'est pas fait tout seul. Les Anglais ont dû se battre quartier par quartier, maison par maison.

ANTOINE, amer : Ouais, libres, on est libres ! Mais combien de temps encore ils vont nous bombarder comme ça, sans répit...

SCÈNE 9

VENDREDI 25 OCTOBRE

Margaux et Antoine s'adressent au public.

MARGAUX : On est bien plus que des survivants, Antoine, on est des miraculés. Passés à côté, encore et toujours, on se demande bien pourquoi. Faudrait faire dire des actions de grâce, mais pas moyen : ça fait cinq jours que la voûte de la nef s'est effondrée. Ils ont attendu le dimanche, pour faire ça. Dieu reviendra plus tard, à l'occasion...

ANTOINE : Ça va bientôt faire trois semaines que ça a commencé, et pourtant la destruction continue. Deux jours au gaz moutarde. Les Anglais ne dorment pas chez nous, mais les Boches se vengent. Plantés sur les hauteurs de Forest, ils arrosent la ville. 60 morts encore, environ. On ne sait plus bien les compter, de toute façon. On voit qui n'est plus là, c'est tout.

MARGAUX : Y a quatre jours, l'ennemi a été repoussé vers le Pommereuil. Ça ne bombarde plus, mais les dégâts sont importants. On souffre. Plus ces quelques jours que pendant les quatre ans d'esclavage.

ANTOINE : Nous qu'on pensait qu'il n'y avait rien de plus ignoble ! Ben on s'est rendus compte que non : ces diables d'Allemands avaient encore de l'horreur en réserve.

MARGAUX : Même après qu'ils ont arrêté de marteler la ville, ils ont continué à tuer.

ANTOINE : Ils ont placé des engins et des mines à retardement un peu partout. Les ruines s'accumulent tant et plus.

MARGAUX : On est contents de les voir partis. Mais, dans le fond, ça n'a pas vraiment été si diabolique. Y a eu des moments de grâce.

ANTOINE : Ah ! Oui ? Explique un peu...

MARGAUX : Tiens, l'Auguste, qui a réussi à sauver une partie des cuivres de l'église... qui les avait mis dans une charrette, pour les enterrer.

ANTOINE : Sa charrette verse, pas moyen de la redresser, et, coup de bol, voilà une patrouille allemande.

MARGAUX : Ben, ils l'ont laissé filer, le brave homme.

ANTOINE : Avec les cuivres ? Ça se pourrait, mais j'ai des doutes.

MARGAUX : On le saura jamais, de toute façon, l'Auguste est mort le 18, en même temps que le cousin Eugène. A moins d'un coup de bêche heureux, qui prouve que les Boches sont pas si voleurs que ça...

ANTOINE : Ça nous fait **un** exemple. A part ça ?

MARGAUX : Ben, y a la petite Claire, Claire Legrand, qui a appris à compter et à chanter en allemand, avec les Boches.

ANTOINE : Heureusement que ses parents sont patriotes, sinon on se serait posé des questions.

MARGAUX : Heureusement, les Anglais s'occupent de la boustifaille ! Du pain blanc, ça vous dit quelque chose, ça, du pain blanc ? Non, sûrement qu'à l'avenir vous préférerez sans doute le pain noir, cette cochonnerie de KK-brot deviendra peut-être pour vous un délice sans nom.

ANTOINE : On avait mangé notre pain blanc avant l'occupation, quatre ans de pain noir. A nous le goût de la délivrance !

MARGAUX : Du bœuf en conserve ! Si jamais j'aurais pensé me régaler de la sorte.

ANTOINE : Tu n'as pas connu les joies du service militaire, ma pauvre sœur. Tu n'avais jamais mangé de singe ! Mais, après toutes ces privations, je crois qu'il n'y a rien de meilleur !

MARGAUX : Si, quand-même, Antoine. Y a le lait condensé. C'est épais, très épais, mais la salivation fait le reste ! Un délice, quand-même !

ANTOINE : Logique : après le bœuf, la vache en boîte ! L'anglo-suisse, c'est le meilleur. Toute façon, y en a pas d'autre. J'aurais bien aimé goûter leur gin, moi, ou leur whisky !

MARGAUX : Leur whisky, cher frère, ils l'ont emmené plus loin. Vers Catillon, Ors, Solesmes...

ANTOINE : Ça nous serait bien utile, ici, parce qu'on a commencé à déblayer les gravats, reboucher les fenêtres, pour se faire un petit chez nous propre, comme c'est pas arrivé depuis longtemps.

MARGAUX : A condition d'avoir de l'eau, mon bien cher frère ! L'usine à eau a été complètement détruite !

ANTOINE : Ben, les Anglais vont nous la réparer, t'inquiète pas.

MARGAUX : On a encore eu de la chance, dans notre malheur. Ils ont pas eu le temps de dynamiter l'hôtel de ville ni ce qu'il reste de notre église !

ANTOINE : Z'avaient pas lésiné, les Fridolins : 500 kg pour chaque ! Mais comme ils avaient le feu aux fesses, z'ont pas eu le temps d'l'allumer, le feu ! (*Il rit.*)

MARGAUX : Y a plus d'usines, plus de matériel, plus de matière première. Les tissages, les filatures, les constructions métalliques, tout est détruit. Tu crois que les patrons vont se donner la peine de reconstruire ? Tu crois qu'on retrouvera du travail un jour ?

ANTOINE : Quand on aura remonté tout ça, du travail, on n'en manquera pas. La ville sera aussi attrayante qu'elle l'a toujours été, ma sœur.

SCÈNE 10

MARGAUX : Vous savez que l'usine des eaux a été détruite. Hé bien, contrairement à ce qu'Antoine a affirmé, les Anglais refusent de la réparer. On peut leur pardonner. Ils avaient d'autres chats à fouetter : de durs combats les attendent encore.

ANTOINE : Contre toute attente, les Allemands sont agressifs et acharnés, jusqu'au bout.

MARGAUX : T'as vu, les Anglais, quand ils sont arrivés, on était contents, forcément ! On attendait ça depuis si longtemps ! On les a bien accueillis, mais c'était pas la grande joie quand-même...

ANTOINE : Ben non, la ville est détruite. Faudra la reconstruire.

MARGAUX : Ça sera jamais plus pareil.

ANTOINE : Y aura qu'à la faire reconstruire par les prisonniers Allemands.

MARGAUX : Et on sait rien de nos familles... combien de morts à venir ?

ANTOINE : J'aime mieux pas y penser.

MARGAUX : Et puis, quand on ne s'y attendait plus... l'armistice. Enfin.

MUSIQUE

Lundi 11 novembre 1918

Les cloches sonnent, les cloches sonnent,
Dans ces rues, dans tous ces hommes
Les cloches résonnent,
Sur les maisons, sur les usines,
Sur les champs au loin frémissons,
Sur les monts et sur les plaines,
Les cloches sonnent, les cloches sonnent.

Ah ! Que ton visage est pâle !
Il bat à tout rompre, dis, ton cœur ?
Et c'est ce besoin de pleurer,
Comme une angoisse dans ta gorge.

J'aurais besoin de dire : Mon Dieu !
Mon Dieu, vous, tous les hommes du monde,
Est-ce vrai qu'elle soit finie, la chose ?
Est-ce vrai qu'ils ne s'assassinent plus ?

Morts, mes morts, affreusement morts,
Est-ce vrai que tout soit fini ?
Que je ne vous reverrai plus ?

Ah ! Comme elles sonnent ! Comme elles sonnent !
Comme elles sonnent dans les cœurs
De ceux qui savent, de ceux qui pleurent !

Oui, oui, ils ne se tueront plus,
Se réjouir sur cet ossuaire,
Ah ! Comment pouvoir être heureux ?

Et cependant, ce cœur bondit,
Les cloches sonnent, les cloches sonnent.
Ah ! Mes assassinés, pardon !
Mon amour dans vos pauvres tombes
Est avec vous, tout avec vous.
Mais c'est fini, mais c'est fini.
Ah ! Comme elles sonnent, comme elles sonnent !
O morts glacés, pardonnez-moi,
Le monde, le monde est délivré !

Marcel Martinet, *Les Temps Maudits*



SCÈNE 11 : FINAL

(ci-dessous : texte supprimé par manque de temps)

MP : Après tout ça, le bilan est lourd, très lourd.

JP : Une centaine de personnes sont mortes au cours de l'évacuation. La ville a reçu 60.000 obus qui ont détruit tout ou partie 95 % des maisons.

MP : Les Catésiens reviennent, petit à petit. Passée la joie débordante des retrouvailles, tout le monde est abasourdi. Ça sera long, très long, de remettre tout ça sur pieds.

JP : Le ravitaillement reste problématique.

MP : La viande arrive rarement. Le lait fait totalement défaut.

JP : Toutes les terres sont incultes et les cultivateurs s'échinent à les remettre en culture.

MP : L'Office de Reconstruction Agricole aide les cultivateurs à recréer leur cheptel.

JP : Les routes sont jonchées de caisses de munitions et d'épaves abandonnées par l'ennemi. Sans compter les mines et les obus, dont on entend parler aujourd'hui encore !

MP : Les tranchées sont comblées, les fils de fer barbelé enlevés.

JP : La grippe espagnole, qui avait débuté à l'été, s'intensifie. Elle se développe d'autant mieux que les infrastructures de soins et les médicaments sont inexistant, ou presque.

MP : On n'envisage pas encore de réconciliation, mais on se dit que les Allemands n'ont pas tous été si tordus que ça, finalement. Madeleine Polvent, qui s'était enfuie avec ses parents en Belgique, avait été prévenue des gazages. Les Allemands leur ont prêté une voiture. C'est grâce à eux qu'ils sont tous de retour aujourd'hui.

JP : On fait des fêtes, de grandes fêtes, organisées par M. le Maire. Les gens viennent de loin pour venir assister à nos carnavals qui rivalisent de beauté avec celui de Nice.

MP : On en a besoin. Enormément besoin.

JP : Pendant l'occupation, les Catésiens ont fait preuve d'un patriotisme et d'une entraide qui forcent l'admiration.

MP : Les écossais, qu'on appelait les « Dames de l'Enfer » défilaient beaucoup au Cateau, fièrement et en musique. C'était magnifique !

JP : On a beaucoup souffert, mais, bon...

MP : ...c'était la dernière ! Craché juré !

MUSIQUE – LA MARSEILLAISE DE LA PAIX

Écrite en 1892 par les élèves de l'école primaire de Cempui, sous la direction de Paul Robin

[Refrain]

**Plus d'armes, citoyens !
Rompez vos bataillons !
Chantez, chantons,
Et que la paix
Féconde nos sillons !**

1

**De l'universelle patrie
Puisse venir le jour rêvé
De la paix, de la paix chérie
Le rameau sauveur est levé (Bis)
On entendra vers les frontières
Les peuples se tendant les bras
Crier : il n'est plus de soldats !
Soyons unis, nous sommes frères.**

2

**Quoi ! D'éternelles représailles
Tiendraient en suspens notre sort !
Quoi ! Toujours d'horribles batailles
Le pillage, le feu, et la mort (Bis)
C'est trop de siècles de souffrances
De haine et de sang répandu !
Humains, quand nous l'aurons voulu
Sonnera notre délivrance !**

3

**Plus de fusils, plus de cartouches,
Engins maudits et destructeurs !
Plus de cris, plus de chants farouches
Outrageants et provocateurs (Bis)
Pour les penseurs, quelle victoire !
De montrer à l'humanité,
De la guerre l'atrocité
Sous l'éclat d'une fausse gloire.**

4

**Debout, pacifiques cohortes !
Hommes des champs et des cités !
Avec transport ouvrez vos portes
Aux trésors, fruits des libertés (Bis)
Que le fer déchire la terre
Et pour ce combat tout d'amour,
En nobles outils de labour
Reforgeons les armes de guerre.**

5

**En traits de feu par vous lancée
Artistes, poètes, savants
Répandez partout la pensée,
L'avenir vous voit triomphants (Bis)
Allez, brisez le vieux servage,
Inspirez-nous l'effort vainqueur
Pour la conquête du bonheur :
Ce sont les lauriers de notre âge.**

MONUMENT AUX VIVANTS

LISTE DES PERSONNES RESTÉES DANS LA VILLE APRÈS LE DÉPART DES ALLEMANDS

au 18 octobre 1918

Journal des Évacués

DUPAS Louise	DANQUIGNY Oscar
DUPAS Charles	DANQUIGNY Marie
NOBECOURT Désiré	DANQUIGNY Estelle
NOBECOURT Marie	LEFEBRE Arnold
BOUBAY Marie	BOULOGNE Henri
LANNIAUX Célestin	BOULOGNE Constance
LANNIAUX Maria	BANSE Ambroisine
LANNIAUX Zéphir	BANSE Victoire
Veuve BRICOUT Henriette	LEBÈGUE Élise
GABET Eugène	LEBÈGUE Adèle
GABET Joséphine	LASSELIN Virginie
GABET Marie	LECERF Louis
GABET Eugène	LECERF Julie
MILLIOT Eugène	DRUESNE Bernardine
BASQUIN Adèle	BRACELET Julien
WALLEZ Marie	BRACELET Hélène
LEBÈGUE Ernest	CHIMOT Nelly
LEBÈGUE Sylvie	CHIMOT Léon
LEBÈGUE Berthe	PATEPANCHE Eugénie
LEBÈGUE Germaine	BLEUSE Charles
RINGUET Philomène	BLEUSE Augustine
RINGUET Constant	BLEUSE Marcel
DUBOIS Louis	BLEUSE Albert
DUBOIS Anna	DÉFOSSÉ Arthur
THIRIARD Jean	DÉFOSSÉ Caroline
THIRIARD Julia	DÉFOSSÉ Lucienne
BONIFACE Zélie	TUROTTE Caroline
BONIFACE Joseph	DORMIGNY Oscar
Veuve BAIL Céline	DORMIGNY Louise
LAMOTTE Marie	DÉFOSSÉ Arthur
FONTAINE Henriette	DÉFOSSÉ Thérèse
FONTAINE François	DÉFOSSÉ Honorine
PETIT Juste	RADOUAN Aline
PETIT Marceau	HURY Angélique
PETIT Nelly	VIERRE Madeleine
FLORENT Jules	LOUBRY Léon
FLORENT Joséphine	LOUBRY Irma
BRUNOIS Rosa	LOUBRY André
BRUNOIS Émilienne	LOUBRY Marguerite
BRUNOIS Marie	PRONEAU Rosalie

BRUNOIS Henri
DRUESNE Edouard
DRUESNE Esther
DRUESNE Alfred
DRUESNE Édouard
COGNIOT Eugène
COGNIOT Eugénie
COGNIOT Marthe
BRUYÈRE Jeanne
DRUESNE Isaïe
POTTIER Emile
POTTIER Suzanne
LECLERCQ Edmond
LECLERCQ Marie
BRITTON Angèle
BRITTON Julia
BRITTON Louise
CANONNE Marthe
BERLEMONT Juliette
HURTEBISSE Léon
BERLEMONT Blanche
BERLEMONT Alfréda
VATIN François
GUILLAIN PAULINE
GABET Constance
BAILLEUX Marie
FACON Blanche
DIOT Henri
DIOT Céline
LOURDEAUX Émile
CLAISSE Marie
TELLIER Eugénie
GUERSILLON Léonie
SELLIER Désiré
BEZIN Pierre
BEZIN Anaié
BEZIN Lucie
RENAUX Céline
DELBAR Zacharie
DELBAR Jeanne
RINGUET Marie
DESSE Jean-Baptiste
DESSE Juliette
LEFEBVRE Élie
JOVENIN LEFEBRE
MANET Jules
DATEL Jules
DEVAUX Virginie
PELLETIER Louis
MÉRESSE Marie
BÉRA Marie
GODON-TELLIER
TELLIEZ Valentine
TELLIEZ Théodore
TELLIEZ Raymond
HOCQUET Maria
GOSSET Blanche
LÉCOT Louis
BRACELET LÉCOT
DRUESNES Jules
QUIÉVY Louise
ROUYRES Edmond
FONTAINE ROUYRES
DUCANCELLÉ Émile
BÉTHÉGNIES Émile
CANONNE BÉTHÉGNIES
PONSIN Thérèse
PONSIN Marie
PICARD Eugène
PICARD Gabrielle
GRANSARD Virginie
RICHART Victoire
CUNO Angéline
LECOQ Auguste
VIBAUT Maurice
LÉCOT Rosalie
LÉCOT Marie
HALLE Edmonde
MARGUEREZ Catherine
BÉTHÉGNIES Rosalie
CAILLE Eugénie
DOREZ Anaïs
DOUEZ Louis
DOUEZ Henriette
DEMARET Edouard
DEMARET Lucie
DEMARET Léon
DERBECQ Elise
DERBECQ Sarah
MÉRESSE Just
MÉRESSE Flore
CANION Édouard
CANION Rosa
CANION Fernande
CANION Aimé
CANION Hippolyte

CANION Émile
CANION Simonne
CANION Fernande
CANION Louise
POITEVIN Jean-Baptiste
POITEVIN Séraphine
POITEVIN Marie
PANTIGNY Auguste
GARDEZ Adolphe
GARDEZ Louise
GARDEZ Marthe
DIEUX Théodore
DIEUX Eugénie
THOMAS Georges
THOMAS Albertine
THOMAS Madeleine
THOMAS Georges
CLAISSE Constant
CLAISSE Jean
CLAISSE Madeleine
HOLIN Joséphine
DOSIÈRE Philippe
DOSIÈRE Juliette
COLPIN Julia
BRIÈRE Jules
BRIÈRE Emilia
MAILLARD-BLAS Virginie
MAILLARD Virginie
LACOMBLEZ Appoline
LOUDET Georges
LENNE Clémentine
LEMPEREUR Victoire
ROUSSEL Georges
COURTIN Irma
DELWARE Julie
LEGLET Rose
LEMOINE Marie
MAQUAIRE Edmond
MAQUAIRE Henriette
CIVET Jean
CIVET Henriette
CIVET René
CIVET Simonne
DOFFE Aline
DOFFE Eugène
DOFFE Marcel
MEUNIER Octavie
HUBLET Octavie
DEMOLON Placidie
DEMOLON Aline
DEMOLON Nelly
POULAIN Antoine
Veuve POULAIN
GOUBERT Armance
LALLEMAND Édouard
OBLEZ Henriette
OBLEZ Suzanne
OBLEZ Charles
OBLEZ Madeleine
PETITJEAN Rose
SARCY Charles
PERNET Estelle
PERNET Jules
PERNET Juliette
LEGRAND Joséphine
DENIS Adolphe
MERCIER Nelly
DENIS Madeleine
DENIS Henri
DENIS Aimée
DENIS Blanche
DENIS Adolphe
DENIS Emile
LOGÉ David
MERCIER Marthe
LOGÉ Germain
LOGÉ Gaston
LOGÉ Maurice
LOGÉ Roger
LOGÉ Fernand
POULAIN Auguste
POULAIN Eugénie
LACROIX Marie
LACROIX Sophie
LACROIX Théophile
LACROIX Madeleine
BEAUCHAMP Marie
DEBURYE Théophile
BLÉHAUT Édouard
Mme BLÉHAUT
ADIASSE Nathalie
RUELLE Jean-Bernard
HUGEBAERT Léocadie
HUGEBAERT Jules
AVOINE Jules
DEGRELLE Louise

HUTIN Jean
DEHOVE Célestin
HUTIN Zulmée
BAILLON Ernestine
SIMON Sylvain
SIMON Eugénie
DOREZ Joseph
RICHEZ Auguste
RICHEZ Marie
LEFEBVRE Noémie
POTTIER Marie
DUBAIL Élise
DUBAIL Jules
DUBAIL Jeanne
RÉAL Maurice
RÉAL Suzanne
LEPOUTRE Théophile
LEPOUTRE Marie
DUPRÉ Georgette
DUPRÉ Simonne
RÉAL André
RÉAL Jean
HOUT Auguste
HOUT Julia
HOUT Louis
HOUT Louis
HOUT Aud
CAMAIE Vincent
CAMAIE Cécile
POUCHARD Virginie
POUCHARD Eugène
POUCHARD Clémence
WATREMEZ Zulma
DÉJARDIN Gustave
DÉJARDIN Edmond
DÉJARDIN Gustave
DÉJARDIN Jacques
DÉJARDIN Catherine
MOMPEZ Jean
PREUX Irma
Mme MONFROY
LOBRY Reine
DUBOIS Eugénie
DUBOIS Émile
DUBOIS Delphine
LEPAON Alfred
RAMETTE Antoine
RAMETTE Fanny
SAPIN Ursule
SAPIN Edmond
SAPIN Rémy
GUÉRIN Blanche
CARTIGNIE Omer
FRAPART Georges
FRAPART Suzanne
HÉLOIRE Narcisse
DELOFFRE Charles
DELOFFRE Georges
DELOFFRE Louis
DELOFFRE André
DUPUIS Alphonse
DUPUIS Aimée
DUPUIS Aimé
DUPUIS Madeleine
CHATELAIN Aline
FAURE Cécile
DERRIER Marie
FAURE Julia
CAPELLE Louise
COLLIN Pierre
COLLIN Jeanne
COLLIN Suzanne
MAUNIER Philomène
MAUNIER Palmyre
BIDAULT Alphonsine
MARÉCHAL Louise
LACQUEMENT Marie
LACQUEMENT Louise
PÉTELOT Henri
MARGUEREZ Eugène
MARGUEREZ Aimé
LEMOINE Jules
LEMOINE Augustine
BOURLET Célestine
GRANSART Marie
CURY Marie
DÉCAMP Lucien
DÉCAMP Alvine
DÉCAMP Lucienne
CARPENTIER Arthur
Veuve LECOQ
BANSE Henriette
BANSE Germaine
CARPENTIER Léon
GABET Euphrasie
CAFFIAUX Jean-Baptiste

HOUT Louis
HOUT Palmyre
LAFORGE Joseph
LAFORGE Victorien
LAFORGE Victorine
LAFORGE Marthe
Veuve CAMBIER
DUBEAUX Achille
DUBEAUX Maria
DUBEAUX Marie
HURTEBIS Émile
HURTEBIS Aline
TRIGAUT Gustave
TRIGAUT Georgine
BERTRAND Aimé
LÉCOT Victoire
Veuve PASSION
DRUESNE Thomas
Veuve LALLIER
PAPINOT Victorine
TRIGAUT Alcide
DIOT Philomène
LÉCOT Blanche
LESNE Henri
LESNE Marie
Veuve SARCY
LÉCOT Philomène
LÉCOT Alfréda
MÉRESSE Just
MÉRESSE Catherine
MÉRESSE Jeanne
MÉRESSE Lucie
MÉRESSE Just
MÉRESSE Flore
REVERS Victor
REVERS Camille
REVERS Raymond
REVERS Zulma
SARTIAUX Philomène
SARTIAUX Édouard
LITTIÈRE Victorine
LITTIÈRE Georges
Veuve DENIS
ÉLIOT Sébastien
ÉLIOT Marie
PRUVOST Eugénie
PRUVOST Estelle
DEHORINE Angéla

FLODROPS Louis
BODDA Pierre
BODDA Victoire
BODDA Louise
Veuve TRAQUET
Veuve LEBRUN
BLEUSE Ernest
LEGRAND Achille
CATLE Albert
Veuve CATTE
LEGROS Aline
LEGROS Lucia
Veuve HERLEMONT
CHARTIER Édouard
Veuve HAUTECŒUR
TRIGAUT Georgine
BERTRAND Aimé
LÉCOT Victoire
Veuve PASSION
DRUESNE Thomas
Veuve LALLIER
PAPINOT Victorine
TRIGAUT Alcide
DIOT Philomène
LÉCOT Blanche
LESNE Henri
LESNE Marie
Veuve SARCY
LÉCOT Philomène
LÉCOT Alfréda
MÉRESSE Just
MÉRESSE Catherine
MÉRESSE Jeanne
MÉRESSE Lucie
MÉRESSE Just
MÉRESSE Flore
REVERS Victor
REVERS Camille
REVERS Raymond
REVERS Zulma
SARTIAUX Philomène
SARTIAUX Édouard
LITTIÈRE Victorine
LITTIÈRE Georges
Veuve DENIS
ÉLIOT Sébastien
ÉLIOT Marie
PRUVOST Eugénie

PRUVOST Estelle
DEHORINE Angéla
FLODROPS Louis
BODDA Pierre
BODDA Victoire
BODDA Louise
Veuve TRAQUET
Veuve LEBRUN
BLEUSE Ernest
LEGREAND Achille
CATLE Albert
Veuve CATTE
LEGROS Aline
LEGROS Lucia
Veuve HERLEMONT-
CHARTIER Édouard
Veuve HAUTECŒUR
HOSDEZ Marie
BRIETTE Julia
BURILLON Marie
BURILLON Juvénal
BRACARD Edmond
BRACARD Émilie
MONIEZ Agnès
BOTTIAUX Marie
BOUDART Constant
ROGER Anna
LACOCHE Maria
LECOQ Louis
LECOQ Maurice
PICARD Émile
PERMET Léon
MARTIN Zéphyr
MARTIN Eugène
MARTIN Alphonsine
MARTIN Eugénie
MARTIN Lucienne
MARTIN Eugène
MARTIN Laure
MARTIN Léonard
MARTIN Georges
RICOT Achille
RICOT Aurore
RICOT Simonne
RICOT Marie
HACHE Antoinette
HACHE Uranie
HACHE Albert
HACHE Sophie
HACHE Jean
CAILLE Marie
DELOFFRE Charles
DELOFFRE Emma
MONTROY Marthe
CARPENTIER Hélène
CARPENTIER Victorine
CARPENTIER Théodore
BRUNOIS Hélène
LOUBRY Estelle
POULAIN Hélène
POULAIN Émilienne
Veuve LECOMTE
PEZIN Jonathan
PEZIN Amélie
SEROUARD Marie
DESMARET Marie
DESMARET Rosine
LENNE Victoire
GAUGIER Irma
COQUELET Flore
LARTIGE Marie
TURLOTTE Fernand
DÉNIMAL Caroline
SCHMIDT Mélanie
MOREL Éva
LECLERCQ Fanny
LASSERON Auguste
PAYEN Aline
PAYEN Marthe
PAYEN Zoé
CARTIGNY Aline
CARTIGNY Germaine
COLIGNON Marie
DEPREUX François
TONDEUR Lydie
TASSIN Edmond
TASSIN Louis
PETIT Louise
PETIT Oscar
BLÉHAULT Mathilde
SCHOULWILTZ Marie
SCHOULWILTZ Lucien
CRAS Marie
CRAS Lucien
QUENTIN Élise
DUBREUCQ Maurice

ROBERT Louis
ROBERT Irma
HURTEBIS Sylvie
GABET Marie-Aimée
GABET Philippe
BARBIER Charles
BARBIER Marie
JOLY Albert
JOLY Angélia

**PHOTOGRAPHIES DES
DÉGÂTS OCCASIONNÉS
PAR LA GUERRE**

STUDIO TOULY - LE CATEAU - 1918
FONDS MÉDIATHÈQUE DU CATEAU













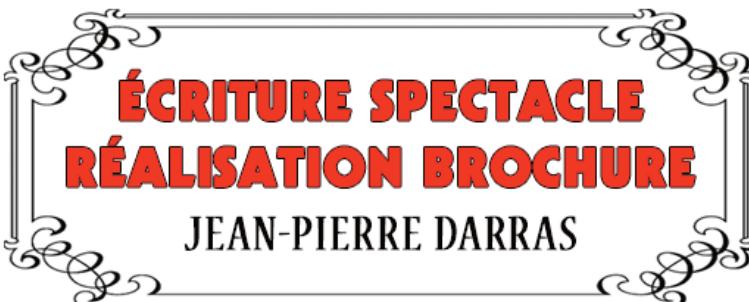












**ÉCRITURE SPECTACLE
RÉALISATION BROCHURE**

JEAN-PIERRE DARRAS